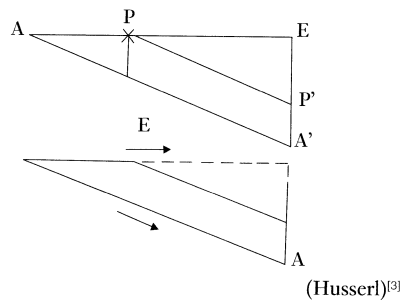


Chronologies

Kant dit que le temps n'a qu'une dimension. Il est la forme de notre intuition intime, de sorte qu'il n'a pas de contours visuellement discernables. Il n'a pas de forme évidente – de *Gestalt* –, mais nous en produisons nos propres images par le biais de diverses analogies. Nous empruntons des modèles à la géométrie pour mieux comprendre les mécanismes internes du temps. Ainsi, nous nous le représentons comme une ligne infinie, et à partir de cette image, nous tirons ensuite des conclusions concernant sa nature. Une ligne, comme on sait, peut être divisée en un nombre infini de points, et ainsi la ligne du temps est hantée par toutes les énigmes nées des investigations du concept de mouvement, par exemple ce célèbre paradoxe associé à un certain Zénon : Achille court dix fois plus vite que la tortue ; au moment du départ il accorde à l'animal une avance de dix mètres. Il court ces dix mètres pendant que la tortue en court un ; il court ce mètre tandis qu'elle court un décimètre ; il court ce décimètre et elle court un centimètre ; il court ce centimètre, elle court un millimètre ; notre héros, le plus rapide de tous,

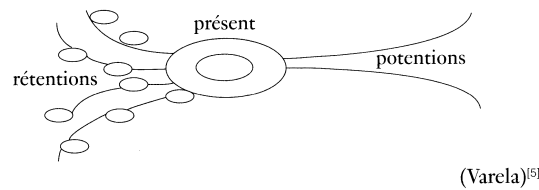
court ce millimètre, la tortue un dixième de millimètre, et ainsi de suite jusqu'à l'infini, sans que la tortue ne soit jamais rattrapée. Un paradoxe similaire est énoncé par William James lorsque, dans *Some Problems of Philosophy* (1911), il nie que quatorze minutes puissent s'écouler. Pourquoi ? Parce qu'il est d'abord nécessaire que sept minutes s'écoulent, et avant ces sept minutes, trois minutes et demie, et avant ces trois minutes et demie, une minute trois quarts, et ainsi de suite jusqu'à la fin, l'invisible fin, par-delà les insaisissables labyrinthes du temps. Y a-t-il en fait une fin ? Et le dédale a-t-il un centre ?

Commentant la conception phénoménologique du temps, plus précisément le célèbre diagramme d'Husserl qui montre la série d'instants présents s'enfonçant dans le passé, Maurice Merleau-Ponty émet cette critique : « Le temps n'est pas une ligne, mais un réseau d'intentionnalités^[1]. » D'autre part, Jorge Luis Borges, le plus sévère de tous les critiques de la linéarité, déclare : « Je connais un labyrinthe grec qui est une ligne unique. » Et il ajoute : « Sur cette ligne, tant de philosophes se sont égarés^[2]. » Alors penchons-nous de plus près sur une version de la ligne :



J. G. Ballard a défini la phénoménologie comme « notre système nerveux central pariant courageusement sur son existence^[4] ». Francisco Varela, le neurophénoménologue, a amélioré le schéma husserlien afin de mettre l'accent sur l'aspect « réseau » des intentionnalités en question. Au lieu du diagramme classique, il suggère la version suivante, qui

nous mène sans aucun doute à une nouvelle conception de l'unité subjective, puisque le caractère éparé des rétentions nous force à substituer d'autres métaphores (un arbre, des mailles, des chemins qui bifurquent, le delta d'une rivière ou un rhizome) à l'image husserlienne de la queue de comète :



Dans le diagramme d'Husserl, chaque instant présent est suivi par de nouveaux instants présents, créant ainsi une série représentée par la ligne AE. Chaque expérience a son origine à l'« instant source » de l'impression, mais plonge immédiatement dans le passé. L'impression représentée par P, par exemple, s'enfonce le long de la ligne PP' et, arrivé le moment où E est ressentie sur le mode du présent – c'est-à-dire en tant qu'impression –, P s'est transformée en P'. Le glissement dans le passé de la rétention n'est pas une disparition dans le néant. Au contraire, le modèle d'Husserl prend en compte le fait que les phases écoulées ne sont pas absentes de la scène de la conscience, mais retenues comme étant passées. Il n'essaie pas de transformer subrepticement ce qui est passé en quelque chose de présent. La rétention n'est ni une photographie, ni une image rémanente, ni un écho – elle n'est pas une présence intermédiaire signalant quelque chose d'absent. L'aspect révolutionnaire de la phénoménologie de la conscience temporelle d'Husserl réside dans le fait qu'elle tente d'étendre le concept de présent au-delà de ce qui se donne dans le présent. Pour comprendre la notion husserlienne de présentation, il est important de saisir la différence entre les consciences présentationnelle et re-présentationnelle : la perception est ici l'acte qui place quelque chose *sous les yeux* comme *lui-même en personne*, l'acte qui *constitue originairement* l'objet. Son opposé est la *re-présentation*

(*Vergegenwärtigung*, *Re-Präsentation*), c'est-à-dire l'acte qui ne place pas la chose sous nos yeux, mais se contente de la re-présenter^[6].

Ce qui est original chez Husserl, c'est justement la distinction qu'il fait entre la présentation et la re-présentation. Concernant notre expérience du passé, la ligne n'est pas tracée entre, d'un côté, l'impression immédiate et, de l'autre, la mémoire, mais entre deux formes différentes de cette dernière : la rétention et le souvenir. Seul ce qui a été présenté (par l'impression, la rétention et la protention) peut être re-présenté grâce à des actes comme celui qui consiste à se souvenir. L'enfoncement dans le passé, qu'illustre le diagramme, reste entièrement dans le domaine de la présentation (et, puisque *a priori* il n'y a aucune limite au champ de la rétention, on pourrait même se demander pourquoi une personne oublierait quoi que ce soit). Ce qui s'écoule n'est pas réellement ces modes temporels eux-mêmes (passé, présent, futur), mais plutôt la conscience de ces modes. Le flux lui-même n'est que l'anticipation continue de la conscience protentionnelle et l'enfoncement de l'impression dans la rétention. Pourtant, si un tel flux est vraiment à la base de la subjectivité, comment en prend-on connaissance ? Husserl insiste sur le fait que le flux ne se contente pas de rendre possible l'apparition d'objets dans le temps ; il apparaît aussi à lui-même. L'expérience la plus fondamentale de la conscience de soi a lieu à ce niveau ; la théorie du sujet est nécessairement aussi une théorie du temps. La phénoménologie en son principe essentiel est une chronologie. Au niveau du flux absolu, « le constituant et le constitué coïncident, et pourtant ils ne peuvent naturellement pas coïncider à tous égards^[7] ». Cela signifie que le flux apparaît à lui-même (il se constitue lui-même, selon Husserl), mais jamais sous la forme d'un point « maintenant » de présence à soi-même. Le flux apparaît à lui-même avec un retard essentiel. L'impression originelle n'apparaît pas à elle-même en tant qu'impression : elle n'est donnée qu'après le fait (*nachträglich*), à travers le passage de l'impression à la rétention. Cette syncope transcendante – similaire à ce que nous avons rencontré lors de notre analyse du *Der Sandmann* de Douglas – implique une sérieuse remise en cause du

principe d'immédiateté totale du sujet à lui-même défendu par le cartésianisme. Le sujet se révèle ici comme fracturé. En accord avec une chronologie interne inévitable, je m'apparais à moi-même comme appartenant déjà au passé.

La théorie husserlienne de l'auto-constitution du sujet implique que l'ego ne peut jamais être trouvé dans le monde des objets. Le sujet n'est pas une chose : il constitue le monde des choses qui apparaissent dans l'espace et le temps mais lui-même ne se trouve pas dans le monde. En ce sens, le sujet est la limite du monde (il n'est pas dans le monde, mais il n'est pas non plus dans un autre monde). Cela implique que le vocabulaire auquel nous avons recours pour décrire les choses qui se produisent dans notre monde temporel n'est pas valide au niveau du « flux absolu ». Alors, sommes-nous condamnés au silence concernant la nature du flux ? Husserl ne le croit pas, parce que nous pouvons nommer le flux indirectement grâce à l'usage de métaphores : « Ici, nous n'avons pas d'autre alternative que de dire : ce flux est quelque chose dont nous parlons *en conformité avec ce qui est constitué*, mais ce n'est pas 'quelque chose qui se trouve dans le temps objectif'. C'est la *subjectivité absolue*^[8]... » Même le concept de « flux », dit Husserl, est une métaphore. D'autres penseurs ont développé différentes métaphores pour saisir les mécanismes internes du temps. Il n'existe que des analogies plus ou moins convaincantes : le point et la ligne (Aristote, Kant) ; le cercle ou la spirale (Hegel, Nietzsche) ; le cône et la pyramide (Bergson) ; le réseau (Merleau-Ponty) ; le cadeau (Heidegger) ; le cristal et le pli (Deleuze) ; le labyrinthe (Borges) ; la toiture chinoise (François Julien)^[9]. Ce sont toutes des versions de la chronologie. La nature successive du langage, quel qu'il soit, fait qu'il nous est impossible de parler de choses qui ne sont pas temporelles, comme Borges le montre dans son *Histoire de l'éternité*. Le dilemme d'Husserl est similaire. Il n'existe pas de langage capable de décrire la subjectivité transcendante, puisque c'est à ce niveau même que notre ordre temporel habituel se constitue. Le « flux » n'est pas dans le temps – il n'est pas *temporel* mais *temporalisateur*. Il n'est pas à l'*intérieur* du temps : en fait, il rend l'expérience du temps possible.

Si l'on traque le concept du temps jusqu'à son origine, il cesse d'exhiber des caractéristiques temporelles. Husserl donne à l'« origine » un nom qui doit être considéré comme une métaphore de plus : le « présent vivant ». Toute tentative de le catégoriser en termes d'« événements », de « processus » ou de « phases » est une sorte de réification et donc de falsification. Une vraie phénoménologie du temps, une vraie *chronologie* est consciente de ses propres limites et, au bout du compte, de sa propre futilité en tant que doctrine.

Notes

[1]

Merleau-Ponty, p. 477.

[2]

Jorge Luis Borges, *Fictions*, 1957, traduction de Jean-Pierre Bernès, Roger Caillois *et alii* in Paris, Gallimard, La Pléiade, *Œuvres complètes*, tome 1, 1993, p. 535.

Voir Husserl, paragraphe 10, pour une discussion de ce diagramme.

[3]

J. G. Ballard, *A User's Guide to the Millenium*, New York, Picador, 1996, p. 227.

[4]

Francisco Varela, « The Specious Present : A Neurophenomenology of Time Consciousness » dans *Naturalizing Phenomenology : Issues in Contemporary Phenomenology and Cognitive Science*, édité par J. Petitot, F. Varela, B. Pachoud & J.-M. Roy, Stanford, Stanford University Press, p. 266-329.

[5]

Phenomenology and Cognitive Science, édité par J. Petitot, F. Varela, B. Pachoud & J.-M. Roy, Stanford, Stanford University Press, p. 266-329.

[6]

Husserl, p. 57-58.

[7]

Husserl, p. 109.

[8]

Husserl, p. 96.

[9]

Pour une discussion du *yu-zhou*, les deux parties d'une toiture traditionnelle, qui illustre la conception chinoise du temps et de l'espace, voir le chapitre deux de : François Jullien, *Du « temps » : Élément d'une philosophie du vivre*, Paris, Edition Grasset & Fasquelle, 2001.